

Calderone, Salvatore

## Remarques sur l'histoire de quelques idées politiques de mycènes à Homère

In: *Studia Mycenaea : proceedings of the Mycenaean symposium, Brno, april 1966*. Bartoněk, Antonín (editor). Vyd. 1. Brno: Universita J.E. Purkyně, 1968, pp. [125]-129

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/119949>

Access Date: 17. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

## REMARQUES SUR L'HISTOIRE DE QUELQUES IDÉES POLITIQUES DE MYCÈNES À HOMÈRE

Il arrive souvent, on dirait toujours, que „coupure“ et „continuité“ se présentent à l'historien comme termes d'un problème d'alternative, lorsqu' il va examiner et confronter entre elles deux „époques“ chronologiquement contiguës. En vérité, c'est là une manière abstraite d'interpréter l'histoire: „coupure“ ou „continuité“, en effet, on peut les reconnaître, en ces cas, dans des „aspects“ chronologiquement simultanés et parallèles, mais, de toute façon, „aspects“ tout à fait particuliers.

C'est le cas des rapports entre grécité mycénienne et grécité postmycénienne (homérique). Que les siècles du deuxième millénaire finissant, caractérisés par des transformations non seulement culturelles, mais aussi ethniques, représentent, dans l'histoire du monde antique, un âge „époqual“, c'est un fait qu'on n'a plus aujourd'hui la peine de démontrer; il ne s'agit même pas de chercher des argumentations contre les derniers partisans de la thèse bien vieillie de Beloch. Toutefois, l'on peut, l'on doit se demander: qu'est-ce qui n'a pas changé? qu'est-ce qui a changé? C'est en ces termes — les seuls légitimes méthodologiquement — qu'on peut poser le problème du passage de Mycènes à Homère.

Il y a là, on le voit soudain, le problème aussi, et surtout, de l'origine des structures politiques du monde grec, de l'origine de la *polis* tout court. La *polis*, dans son acception toute spécifique, commence pour nous avec Homère: elle est la *polis* des *basileis*, c'est-à-dire des chefs des *genè*. D'autre part, il y a le témoignage de Thucydide (2,15; 3,94,4; 3,101), qui reconstruit l'histoire ancienne de la Grèce dans le cadre d'une organisation politique *katà poleis*, expression équivalente de *katà kōmas*, ou *katà dēmous*. Les deux témoignages se complètent réciproquement; il en ressort une image de petites *poleis* (avec ses *dēmoi*) organisées suivant des structures agraires et familiales génétiques, dirigées par un *basileus*, qui est *basileuteros* que les autres *basileis*, dont toutefois il écoute les *boulai*.

Et avant Homère? que nous disent-elles, à tel propos, les tablettes mycénienes? Il va sans dire que, si l'on trouve là des mots homériques, personne ne pourra y voir tout court un cas de „continuité“; car les mots survivent, les idées changent. Pour cette part l'on doit apprécier les bonnes raisons de M. Finley (*Historia* 1957, 134 suiv.), bien que, pour ma part, je ne saurais pas accepter sa formulation: „Homer is no guide at all to the Mycenaean tablets.“ D'autre part, il faut se garder d'un emploi exclusif de la méthode étymologique: par cette voie on risque de se trouver tout simplement hors de l'histoire.

Ici je tiendrais à examiner de nouveau quelques-unes des structures de la société homérique, dont nous trouvons dans les tablettes les termes correspondants. Les

conclusions, auxquelles j'aboutirai ne seront pas, sur plusieurs points, en accord avec celles d'autres savants; mais c'est-là un risque qu'on doit courir ici, si la discussion des idées est le but de ce Symposium.

Et d'abord *damo*. Chez Homère *dēmos* signifie avant tout „terrain exploité“, qu'on qualifie de *piōn* (par ex.: Il. 5,710; Od. 14,329); c'est dans ce sens même, je crois, qu'on l'emploie en couple avec *polis* (*dēmos te polis te*), si l'on doit interpréter *polis* fondamentalement comme „bourg“ (cfr. Thuc. 1,7,1; 1, 8, 3): il s'agit, donc, d'idées topographiques. Certes, *dēmos* vaut aussi „peuple, population“, mais, en tout cas, comme *politēs* ne contient aucune signification „politique“, de même *dēmos* n'évoque aucune idée de ce genre-là; au contraire, on lit chez Homère (Il. 12,213) que *oude eoiken* [*démon eonta pareks agoreuemen, out'eni boulēi*] *oute pot'en polemōi*. Ce sont là les *ariprepees basilēes* (Od. 8,390) qui représentent, à eux seuls, l'État tout entier.

Qu'est-ce *damo* dans les tablettes? L'étymologie ne nous dit rien; il est dangereux de supposer une série indéfinie de ces divisions et assignations, qu'on voudra mieux borner aux premiers temps de l'occupation achéenne. En tout cas, c'est toujours la signification topographique de *damo* qui s'impose: c'est le sens que l'on peut dégager des anthroponymes tels que *Ekedamo* (PY Cn 285; KN Uf 1522,5), *Eudamo* (KN B 799,5; X 57; TH Z 853), *Eurudamo* (KN X 166,2), qui insistent, on le voit, sur l'aspect topographique du mot; de *Daḿokerewei* (PY Fn 324), issu d'une intégration, on ne saurait pas en faire état. Il y a la bien connue équation *damo* = *kotonooko* (Ep 704,5 — Eb 297); mais on peut encore l'interpréter comme si l'on ait employé *damo*, indiquant l'ensemble des *ktoinai*, en contenant au lieu du contenu, pour l'ensemble des *ktoinookhoi* (et des *ōnatēres*); si le *damo* parle (*pari*), c'est pareillement que nous disons: „le quartier (donc, un ensemble de maisons) dit. . .“, pour „les gens (qui habitent dans les maisons du quartier) disent. . .“; c'est pareillement que chez Homère on lit que „*oude eoiken démon eonta . . . agoreuemen*“. On donnera la même interprétation à *damo* (*dose*) de PY Un 718,7. D'autre part, d'Eo 247,2 (*paro a<sub>3</sub>tijoqe* [qui est un des *tereta*] *kotonooko*) il faudra inférer l'équation *kotonooko* = *tereta*. Il est bon de noter, à l'occasion, que c'est avec le plus grand intérêt qu'on doit regarder ces particularités, quelquefois „lapsus“, autrefois „excès de zèle“, glissées du stylos des scribes: c'est par là qu'il nous est donné très souvent de débrouiller l'écheveau, de trouver le joint des questions. Et donc, si *damo* exprime les *kotonooko*, pour la transitive, nous retiendrons aussi l'équation *damo* = *tereta*. D'ailleurs, il s'agit ici d'une équation que Er 312,5 et Un 718,6 confirment.

On aboutit à la conclusion que *damo* n'est que le mot par lequel on désigne à Pylos le terrain, divisé en *ktoinai*, dont les possesseurs sont appelés *ktoinookhoi* quant au fait qu'ils „ont“ des *ktoinai*, *telestai* puisque, d'une façon ou l'autre, ils sont liés à un *telos*.

C'est tout ce qu'on peut conjecturer, à mon avis, même de KNC 911,6 (*Qadija pokutero damo doero*), que j'explique: „Q., serf dans le (ou se rapportant au) *damos* du p. (?)“ (à savoir, *damo* dat. loc. ou dat. relat.; *pokutero* lié à *damo*, ainsi que *wanakatero* à *temeno* en Er 312); ou même de KN C 59, 2,3 (*damo wekata*: „*wergatai* dans le, ou se rapportant au *damos*“). Moi, je ne saurais aucunement suivre l'interprétation de M. Lejeune (*RÉG* 1965), qui en fait un gén. en *ō*; chose bien étrange, en jugeant de quoi nous savons sur la flexion du gén. des thèmes en *-o-* en mycénien, et qui permet à M. Lejeune même d'intégrer *daḿojo* en KN B 7038.

Et enfin, je suis bien sûr que dans le dialecte pylien *paro* + dat. n'exprime nullement l'idée de l'anglais „from“: en Ea 817 on lit que *Rukoro eke onato paro Moro-gorojo kotona pomeno*, où assurément *paro* . . . *kotona* signifie „dans la *ktoina*“. Puisque

la bonne méthode exige que l'on procède du connu à l'inconnu, la logique et la prudence nous imposent d'étendre cette valeur de *paro* + dat. à l'interprétation soit de *paro* + alicui (donc, „apud aliquem“), soit de *paro damo* (donc, „dans le *damos*“). C'est l'usage commun du grec; au fond, le rapprochement avec cyprite *apu* et *eks* + dat. ne tient pas, car il s'agit, en ces cas-là, de prépositions sémantiquement tout à fait différentes de *paro*.

Très lié à la présence de *paro damo* est le problème de *kekemena*, dont les bien connues solutions proposées dépendent, explicitement ou implicitement, de la „collocatio“ même et de l'équation *paro* = „from“. Or, si nos remarques sont valables, nous en devons inférer que, de même que les *ktoinai ktimenai*, on doit considérer les *ktoinai „kekemena“* aussi „dans le *damo*“. Par conséquent, on cherchera à dégager, une fois de plus, la signification de *kekemena* d'un rapprochement e contrario avec *ktimena*. Or, puisque hom. (eu)*ktimenos*, qualifiant des villes, des îles, le *domos*, l'*oikos*, les *agyiai*, l'*aloē*, et hom. (a)*ktitos*, accouplé avec *aklēros* à propos de *gē*, et de même *ktizein*, *ktisis*, tournent autour du groupe d'idées de „peupler, habiter, exploiter“ par rapport au terrain, et puisque de plus *kitijesi*, *kitita*, *metakitita* se trouvent, dans les tablettes mycéniennes, dans des contextes où l'on peut leur prêter cette acception même, je ne crois ni nécessaire ni méthodique remonter jusqu'à la phase très reculée, d'où peut-être se déroulèrent, en se séparant de toute façon, *ktiō* (*ktizō*) et *ktear* (*kteatizō*), pour projeter le sens propre de ce dernier sur *ktimena*. D'où, à peu près, *kekemena* = „non peuplée, non habitée, non exploitée“.

Il s'agit, pour cette dernière partie, d'une thèse, que j'ai soutenue depuis 1960, dans „Siculorum Gymnasium“ (en reliant *kekemena* à la même racine de *khēros*, *khētos* etc., et donc = „vidée, vidé“), et que je vois maintenant refusée d'un côté, mais acceptée de l'autre dans sa substance, par MM. Deroy et Gérard (*Le cadastre mycénien de Pylos* [1965], 18 suivv.).

En effet, je parlais alors, comme maintenant d'ailleurs, en historien, qui a quelque peine, peut-être, à traiter de ses mains trop rudes les toiles bien subtiles des comparatistes.

À la rigueur on pourrait dévaluer cet argument-là par un jugement de subtilité logique tout à fait abstraite, si l'on ne disposait pas d'une donnée fort concrète, qu'il est utile d'introduire dans la question. Chez Homère (Il. 5, 152—158), Diomède tue les deux fils du vieux Phainops; si vieux, nous dit l'aède, qu'il ne pourra plus avoir d'autres fils, à qui laisser ses biens. La complainte de l'aède se termine par cette considération: „ce seront les *khērōstai* qui se partageront ses biens“ (*khērōstai de diā ktēs in dateonto*). Plusieurs scoliastes nous renseignent sur ces *khērōstai*; par ex.: *hoi makrothen prosēkontes katā genos, kai khēra onta tōn syngenyōn ta khērōmata klēronomountes*. Il s'agit, selon Eusthace, d'un *nomos ē ethos palaion politikon*. Selon les linguistes modernes (Boisacq, Hofmann), *khērōstēs* (ieur. \**ghērōd-*, de \**ghēro* + *ō-d-*) vaut „qui recoit l'héritage“, à savoir le *kheron*, le (patrimoine) „vidé“ (cfr. *khērōō*, *khēreuō*, *khētōs* etc.) d'héritiers directs. On comprend aisément quel état on peut faire de cette donnée à propos de *kekemena*: en opposition à la *ktimena*, la *ktoina kekemena* pourrait être, tout simplement, celle qui, d'une façon quelconque, „a été vidée“ de ses habitants, de ses exploitants légitimes.

Il est intéressant de remarquer que l'énigme de la note en marge de Na 395 (*kekemenōjo wateu*) pourrait être décelé par cette voie, si l'on songe que dans *wateu* on peut envisager *wastewos*, gén. de *wasty* (cfr., pour cette „Ablautdeklination“, *pakewē KN V 7514*; sur l'emploi du signe 10 pour *wo*, cfr. *Rukoworo — Rukouro*, PY Es 650.729), qu'à l'ensemble on peut attribuer la valeur de gén. absolu, que parmi les

autres justifications des détaxes contenues dans cette série on lit *aktiton ekhei* (Na 926). Si cela est possible, *kekemenōjo wateu* pourrait signifier „car le *wasty* a été dépeuplé“.

Mais surtout il faut faire état de l'inscription de Tsépis, publiée par M. Mitford (*Minos* VI, 37 suiv.), qui par sa provenance cyprïote et sa teneur représente le document d'un précieux fossile mycénien. Déjà M. Palmer l'a bien utilisée dans sa très pénétrante interprétation de Ep 704, 7, où précisément *wozee* (à savoir, *woikieen*) figure comme engagement des titulaires de *kt. kekemena* (il est oiseux de rappeler le rapport entre *woikieen* et *\*ktieen*). Or, du même texte il ressort un tableau juridique, où *oikizein* (par rapport à un terrain) se présente comme état alternatif contre le cas que le terrain ait été laissé vide, ou mieux, pour employer le mot même de l'inscription, son titulaire (*Aristomakhos*) *ekhērato ton khōron*.

Évidemment, le rapprochement avec Homère ne nous autorise pas à projeter tout court l'institut des *khērōstai* dans les structures sociales du Péloponnèse mycénien. Au contraire, étant donnée la centralisation économique et politique du monde mycénien (cfr. Pugliese-Carratelli, *PdP* 1954, 110), on doit y envisager un système de contrôle du *damos* par le Palais, tel que les *ktoinai*, attribuées à titre, disons, de quasi-propriété privée aux *telestai* (*ktoinookhoi*), au cas où pour une raison ou une autre, elles se trouveraient „vidées“ (on ne peut exclure des défaillances de lignes héréditaires), ce fût le Palais à pourvoir aux nouvelles allocations. Il me semble très significatif que parmi les titulaires de *kekemena* il y ait tant de *theojo doeloi* et *doelai*.

La constitution d'une société rigidement *katà genē* au lendemain du bouleversement provoqué par la migration doriennne fut achevée, d'une part, au désavantage du pouvoir des Palais, d'autre part au grand profit des *genē*; soit à l'intérieur de la population mycénienne (achéenne) même, soit surtout des *genē* des envahisseurs. C'est sur l'arrière-plan de cette ligne de transformation ethnique, sociale et politique, qu'on peut placer ou l'institution même des *khērōstai*, ou plus vraisemblablement la transformation d'un institut mycénien, qui ne relevait pas du *genos*, en institut désormais absorbé dans les structures et les intérêts du *genos*.

Ce qu'on peut tirer du rapprochement entre *basileus* homérique et le *pa<sub>2</sub>sireu* mycénien semble aussi confirmer cette interprétation du passage du monde mycénien au postmycénien. On a remarqué (Finley, *Historia* 1957, 141 suiv.) que *wanaks* et *basileus* (pour ma part, je mettrais au nombre de ces titres aussi *lawagetas*, pendant de *poimēn laōn*), si pleinement fonctionnels dans les textes mycénien, mais d'autant interchangeables chez Homère, dévoilent une marche de grandes transformations sociales et politiques entre les deux époques. Chez Homère c'est *basileus* le nom par excellence du roi; si, donc, dans les tablettes *pa<sub>2</sub>sireu* n'indique pas le chef, on doit inférer, avec M. Finley, que c'est le *basileus* qui, au cours des temps „climbed the social ladder“. Si l'on cherche à saisir de plus près la nature de cette évolution, il faut remarquer qu'aux deux bouts de l'arc se trouvent: d'un côté *basileus* comme titre propre du chef du *genos*, à l'autre *pa<sub>2</sub>sireu* comme titre d'un fonctionnaire responsable de groupes de *khalkēwes* „séculiers“ (série Jn), et *pa<sub>2</sub>sirewija* comme terme au quel si l'on juge sur le contexte où il tombe (Fn 50), on doit attribuer la valeur de „industrial establishment“, selon M. Palmer, à qui nous sommes redevables de cette très pénétrante et convaincante interprétation (Palmer, *The Interpr. of Myc. Gr. Texts*, 227 suivv.; 280).

Cela excite à nous représenter cette évolution en termes aussi de saisie, par les *genē*, des centres qui contrôlaient la production et la transformation des métaux. En effet, il y a chez Homère toute une série d'indices qui semblent supporter cet avis.

Maintes fois (par ex.: Il. 6, 48; 10, 379; 11,131) les héros homériques succombants dans le combat offrent au vainqueur, en échange de la vie, „*khalkos te khrysos te polykmētos te sidēros*“, car „*polla d'en aphneiou patros keimēlia keitai*“. Une grande quantité de métaux se trouvent dans la maison d'Achille (Il. 9, 364), d'où il a apporté à Troie le bloc de fer, qu'il pose comme prix dans les *athla* en honneur de Patrocle (Il. 23, 826). Bronze, or et *polykmētos* fer se trouvent dans le *thalamos eskhatos* d'Ulysse (Od. 14, 324; 21, 8 suivv.); et une forge (*khalkeios domos*) est annexée à ses *dōmata* (Od. 18, 328). Mentès, le simulé roi des Taphiens, excerce le commerce du bronze et du fer (Od. 1, 184). On peut allonger la liste.

C'est ainsi, donc — semble-t-il — que le *pa<sub>2</sub>sireu* mycénien „climbed the social ladder“: l'échec des structures politiques des États mycéniens marqua aussi la montée et la victoire du *genos*: ceux qui auraient pu contrôler l'approvisionnement des métaux et la production des armes et des outils, se seraient en même temps assuré le pouvoir.

Tel est, peut-être, le sens caché, mais non mystérieux, de cette façon de mesurer le pouvoir des *genē* en termes „basileutiques“, qu'on saisit sur les lèvres de Theoklymenos à propos du *genos* d'Ulysse à Ithaque: „*hymeterou d'ouk esti geneus basileuteron allo*“ (Od. 15, 533).

